

précipite hors de son lit et tombe aux pieds de son père. M^{me} Munich, attentive, saisit la *courtepointe*, dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie :

— Ah ! vous êtes mon père, mon cœur me le dit, votre générosité me le prouve ; vous daignez reconnaître une fille indigne de vous.

M. Duportail repousse sa fille, il détourne le visage :

— Cruelle enfant ! lui dit-il.

Sophie tient une de ses mains ; je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

— Monsieur, votre douleur me tue ! je ne suis plus heureux puisque vous souffrez ; mes fautes deviennent plus graves, puisqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon père, au père de ma Sophie ! Lovzinski, vous êtes outragé ; mais que votre colère retombe tout entière sur celui qui l'a méritée... votre fille est innocente, votre fille !... si vous saviez dans quels pièges elle fut attirée, par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire... Lovzinski, votre fille est innocente ; lavez vos affronts dans mon sang... ou plutôt, vous qui portez un cœur sensible et tendre, vous qui connaissez le pouvoir d'un amour vif et mutuel ; vous qui savez combien les passions peuvent égarer un jeune homme ardent, une fille

abusée ; Lovzinski, ne soyez pas inexorable, ayez pitié de notre âge, excusez-la... pardonnez-moi. D'un mot vous pouvez réparer nos erreurs et légitimes nos faiblesses ; conduisez-nous au pied des autels ; là je répéterai les serments qui m'unissent à ma Sophie : là vous retrouverez votre Dorliska.

Mon père joint ses prières aux miennes : M. Duportail paraît ému, il se tait pourtant ; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin il embrasse sa fille avec un mouvement passionné, il me regarde sans colère, et d'un ton calme il demande que tout le monde se retire, qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.

Le lendemain j'épousai Dorliska.

L'auguste cérémonie s'achevait. Dans un discours qui m'avait paru long, l'éloquent ministre venait de nous recommander des vertus que je ne croyais pas difficiles. Sophie me nommait son époux ; ma bouche répétait à Sophie un serment qu'avouait mon cœur, lorsque la voûte sacrée retentit d'un cri lamentable et perçant.

Chacun se retourna effrayé. Déjà, loin des spectateurs étonnés, s'est élancé vers les portes du temple un jeune homme, dont je n'aperçois plus que l'uniforme bleu.

On l'a vu, quelques instants auparavant, entrer précipitamment, brusquement fendre la foule,

s'approcher de l'autel avec la plus grande agitation. Ses regards sont tombés sur Sophie; d'une voix plaintive il a dit : *C'est donc elle !* et puis il a poussé ce long gémissement dont mon cœur s'est ému. Inquiet et curieux, je veux voler à lui, mon père s'y oppose et m'arrête; mais mon généreux ami, mon cher compagnon d'armes et d'amour, Derneval, plus libre et moins alarmé que moi peut-être, Derneval court aussitôt sur les traces de l'inconnu :

C'est pendant le tumulte momentané, causé par cet événement étrange, que Sophie se penche à mon oreille et me dit en tremblant :

— *O mon ami ! prends garde à moi !*

J'allais lui répondre, j'allais l'interroger, quand M. Duportail, un moment distrait dans le trouble général, mais apparemment aussitôt rappelé par le mouvement qu'il a vu faire à sa fille, vient reprendre auprès d'elle la place que peut-être il se repent d'avoir un instant quittée. Je le vois lancer un regard sévère sur ma timide épouse, qui baisse les yeux en pâlisant. Une foule de réflexions cruelles tourmentent mes esprits, dans le court espace de temps qu'emploie le ministre pour terminer la cérémonie.

— Quoi ! Derneval, mon ami, quoi ! si tôt de retour !... Eh bien, ce jeune homme, le connais-

sez-vous ? Quel est-il ? que veut-il ? que vous a-t-il dit ?

— Mon cher Faublas, ses gens lui tenaient dans le cloître un cheval tout prêt ; il était au bout de la rue, avant que je fusse à la porte du temple.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu ?

— Mon ami, il courait au galop, et j'étais à pied ; à tout hasard je me serais volontiers jeté dans la voiture qui a conduit M^{me} de Faublas ici, mais l'indocile cocher n'a pas voulu marcher.

— Derneval, vous ne savez pas combien j'ai d'inquiétude... Promettez-moi de ne pas nous quitter aujourd'hui ; ne partez que demain.

— Demain ? Si dès aujourd'hui mes persécuteurs...

— Je crois vos dangers possibles, mais les miens sont inévitables. Depuis la terrible scène d'hier, depuis que le baron de Gorlitz et M^{me} Munich sont partis, Lovzinski s'est emparé de sa fille, de sa fille que je n'ai revue qu'aujourd'hui, que je n'ai revue qu'à l'autel. A peine a-t-on daigné souffrir que je lui adressasse un mot ; toute réponse lui semblait interdite ; ce n'est qu'aux pieds de l'Eternel qu'elle a pu me renouveler sa foi ; ce n'est qu'à ma femme qu'on m'a permis de jurer que j'adorerais toujours mon amante.

Je n'entendis pas la réponse de Derneval, car

Sophie, toujours accompagnée de son père, regagnait déjà les portes du temple.

— Mon ami, ne venez-vous pas ? me dit-elle.

Il y avait dans son regard tendre une expression de douleur si forte, il y avait dans l'inflexion de sa voix douce une altération si marquée, que je sentis s'accroître encore mon inquiétude mortelle.

Nous arrivons dans le cloître. Est-ce par distraction ou par incivilité que Lovzinski, sans prendre garde ni à Dorothée, ni à mon père, fait monter sa fille la première et se place aussitôt à côté d'elle. Pendant que je me fais cette question, Lovzinski ferme la portière, et le cocher déjà donne aux chevaux de grands coups de fouet. La voiture, rapidement emportée, est à plus de cinquante pas de distance avant qu'aucun de nous soit sorti de la profonde stupéfaction où le jette cette fuite imprévue. Le premier je me réveille : plus prompt que l'éclair, je m'élançai. La grandeur de la perte que je puis faire, l'espérance de recouvrer l'incalculable bien qu'on m'enlève, ajoutent à ma légèreté naturelle des forces extraordinaires ; Je me sens une vigueur plus qu'humaine ; bientôt j'atteindrai la voiture, bientôt j'arracherai ma femme à son ravisseur... Mais, hélas ! Derneval et mon père sont trop tôt pour moi revenus de leur étonnement, et leur activité bruyante va me devenir

plus funeste que la funeste immobilité dans laquelle je les ai laissés. Tous deux ils me suivent de loin, en criant de toutes leurs forces : Arrête ! Moi, je cours si vite que je ne puis crier. Plusieurs soldats viennent à passer ; en me voyant seul et silencieux, brûler le chemin dans mes élans rapides, ils s'imaginent que c'est moi qu'on poursuit. Tout d'un coup le cercle est fait, et me voilà environné : je veux m'expliquer, je parle français à des Allemands ! Désolé de n'être pas compris et de perdre en vains discours un temps si précieux, j'essaie de forcer la barrière ; mais que peut un homme contre dix ? Ma résistance ne fait que les irriter ; ils me maltraitent. Ce n'était rien que des coups, je les sentais à peine ; mais j'entendais le bruit sourd que faisait la voiture, déjà beaucoup plus éloignée, et chaque tour de roue était un coup de poignard pour mon cœur. Tout en me débattant, je jette sur la route un regard douloureux ; dans le lointain je distingue à peine un faible nuage de poussière. Alors, saisi d'un mortel désespoir, je sens expirer mon courage et s'anéantir mes forces ; alors se fait dans toute la machine ébranlée la plus prompte et la plus affreuse des révolutions... Je tombe sans connaissance aux pieds des barbares qui m'ont arrêté, aux pieds de mon père et de mes amis, qui ont enfin pu me

rejoindre. Je tombe... Ah! Sophie, mon âme te suit!

Malheureux chevalier, quand tu revins à toi, où étais-tu ?

Sur un lit de douleur. Le baron veillait à mon chevet, qu'il baignait de ses larmes. Sophie! fit le premier mot que je prononçai, quand je recouvrai ma raison.

— Voyez comme sa tisane a déjà fait son effet, dit un petit homme que j'aperçus derrière le baron. Voilà l'accès passé; il entre demain dans son quatrième jour.

— Quoi! monsieur, je ne suis ici que depuis trois jours? Quoi! mon père, il n'y a que trois jours qu'ils m'ont arraché Sophie?

— Oui, mon ami, me répondit-il en sanglotant, trois jours se sont écoulés depuis que ton père désolé attend que tu le reconnasses et que tu le nommes!

— Ah, pardon, cent fois pardon!... Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez concevoir quel énorme fardeau pèse sur mon cœur, combien je me sens accablé du poids de mon infortune.

— Tel est, mon fils, l'effet ordinaire des passions qui égarent la jeunesse insensée. Elles ont d'abord amolli ton âme au sein des plaisirs; maintenant elles te livrent sans force aux coups de

l'adversité. A Dieu ne plaise que je veuille aujourd'hui te reprocher tes fautes! le sort t'en a trop cruellement puni! Tu as besoin d'un appui, ce sont des secours que je prétends te donner. Mon fils, entends ma voix gémissante, recueille mes consolations paternelles. Écoute un ami tendre qui souffre de tes maux, un père alarmé qui frémit pour lui-même en tremblant pour toi. Ta Sophie t'appartient, nul ne peut t'en priver. Duportail, en la conduisant au temple, a perdu tous ses droits sur elle. Mon ami, nous la chercherons. En quelque lieu que nous puissions la découvrir, je te promets de ne rien négliger pour la tirer de sa retraite; je te promets de te rendre ta femme. Toi, mon ami, rappelle ton courage, ouvre ton cœur à l'espérance, prends pitié de ma peine extrême, et rends-moi mon fils.

— Oui, qu'il continue sa tisane de *la Véronière*, interrompit le petit homme, et nous le guéirons.

— Ah! mon père, je vous devrai deux fois la vie!

— Et moi, monsieur, reprit le petit homme, croyez-vous ne me rien devoir? Comptez-vous pour rien les boissons que depuis ce matin je vous administre?

— Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue?

— Mon ami, Derneval et Dorothée sont partis

avant-hier, et m'ont promis de faire des recherches.

Messieurs, dit encore le petit homme, voilà un entretien qu'il faut finir. Nous guérirons ce jeune homme-là, puisqu'il parle déjà raison. Mais qu'il se taise et qu'il continue sa tisane ! Demain tout ira bien, et nous pourrons le faire transporter.

Le petit homme, en parlant ainsi, alla remplir une énorme tasse, et me l'apportant d'un air de triomphe, m'invita doucereusement à avaler le breuvage consolateur. Un amant jeune et vif, à qui l'on vient offrir un verre de tisane quand il demande sa maîtresse enlevée, peut bien ressentir un mouvement d'impatience, et n'être pas exactement poli. Je pris le vase avec promptitude, et je le vidai lestement sur la tête pointue de mon Esculape. L'épais liquide, découlant le long de sa face oblongue, inonda aussitôt son maigre corps.

— Ah, ah ! dit froidement le petit homme en épongeant sa ronde perruque et son habit court, il y a encore du délire ! Mais, monsieur le baron, que cela ne vous inquiète pas ; qu'il continue sa tisane ; seulement ayez soin de la lui donner vous-même, parce que, comme vous êtes son père, il n'osera peut-être pas vous la jeter au nez.

Le meilleur médecin est celui qui, connaissant nos passions, sait les flatter, quand il ne peut les

guérir. Aussi les promesses du baron préparèrent mon rétablissement bien plus efficacement que n'aurait pu le faire la tisane du petit homme. Dès le lendemain je me sentis mieux. Nous allâmes au village de *Hollriss*, situé à deux lieues de Luxembourg, occuper une maison bourgeoise que mon Esculape venait d'acquérir tout récemment. On avait conseillé cette retraite au baron. La tranquillité du lieu, sa gaieté champêtre, le charme de la campagne, les travaux de la saison, tout y offrirait, m'avait-on dit, de consolantes distractions ou des occupations utiles. Je pourrais, sans aucun danger, respirer un air salubre, et prendre un exercice modéré dans un grand jardin. Mon père aussi avait pensé que nous serions beaucoup mieux cachés dans un village obscur ; à la précaution peut-être surabondante du changement de lieu, il avait ajouté la précaution sans doute plus nécessaire du changement de nom. On l'appelait *M. de Belcourt* ; je me nommais *M. de Noirval*. Le valet de chambre du baron et mon fidèle Jasmin composaient notre domestique. Mon père avait envoyé le reste de ses gens sur diverses routes, avec la double commission de chercher Lovzinski, et de veiller à ce que nous ne fussions pas inquiétés.

En arrivant dans le nouveau domicile qu'il nous avait choisi, *M. de Belcourt* visita toutes les cham-

bres, pour m'y faire donner celle qu'il jugerait la plus commode et la plus tranquille. M. Desprez (c'est le nom du médecin) nous fit remarquer un petit pavillon entre cour et jardin. Il nous dit qu'il y avait au premier étage trois chambres fort gaies, mais que le dernier propriétaire s'était vu forcé d'abandonner, à cause des revenants.

— Noirval, répondit mon père en souriant, ne craint pas les esprits : il a maintenant ses pistolets ; quand il se portera mieux, il aura son épée.

On me mit donc en possession d'une des trois pièces ; Jasmin s'empara gaiement de l'une des deux autres, et promit de garder encore la troisième contre les esprits. M. de Belcourt alla prendre son logement dans le corps de logis plus considérable, situé sur la rue.

La nuit vint. O ! ma jolie cousine, ô ma charmante femme, que je versai de pleurs en songeant à vous !

Dans un rêve qui dura deux heures à peu près, je vis presque continuellement ma jolie cousine. La marquise de B*** se présenta cinq à six fois dans les intervalles ; et seulement une fois... ne me grondez pas, belle dame... une fois seulement je crus entrevoir cette charmante petite créature chiffonnée dont je vous ai parlé au début de mes aventures, cette ingrate Justine, vous savez bien ?...

Je ne saurais vous dire laquelle de ces trois beautés m'embrassa ; mais ce que je puis vous certifier, c'est que je fus embrassé ; je le fus, madame, et si bien, si bien, que je n'aurais pu l'être mieux par toutes les trois ensemble. Je me réveillai en sursaut, le jour commençait à pointer. D'honneur, belle dame, je sentais sur mes lèvres brûlantes la vive impression de cet *âcre* baiser ! mes rideaux de toile orange s'agitaient avec un doux frémissement ! il se faisait dans mon appartement un petit bruit aigu... Je me jette en bas de mon lit, en trois sauts je fais le tour de ma chambre, qui n'est ni très longue, ni très large... Il n'y a personne, tout est bien fermé, bien tranquille. Je suis donc fou ? L'amour et les revenants m'ont donc tourné la tête ? Madame, qu'en pensez-vous ?... Oh ! si vous êtes laide et vieille, vous trouvez mes folies bien impertinentes : mais vous en riez si vous êtes jeune et jolie.

Un soir, en me déshabillant, je trouvai dans mon bonnet de nuit un billet soigneusement plié ; pour adresse étaient écrits ces mots : *Noirval, renvoie ton domestique et lis*. Je renvoyai Jasmin, et je lus :

« S'il est vrai que le chevalier de Faublas ne
 » craigne pas les revenants, qu'il brûle ce billet et
 » qu'il garde cette nuit un profond silence, quoi
 » qu'il lui arrive. » Voilà, m'écriai-je assez haut,

une petite plaisanterie du cher docteur. Je brûlai le mystérieux papier, j'éteignis la lumière, je me couchai et je m'endormis.

Ce ne fut pas pour longtemps. Mon premier sommeil, quoique profond, ne devait pas résister à l'impression accoutumée de ce baiser si vif qui brûlait mes lèvres et faisait palpiter mon cœur. Pour cette fois un songe vain ne m'abusait plus, ce n'était plus une ombre fugitive qui m'embrassait ; dans mon lit même, et bientôt dans mes bras, se trouvait un corps bien vivant.

Dans cette lutte nocturne, un convalescent ne devait pas être vainqueur. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que mon aimable adversaire eut très promptement l'honneur de ma défaite. Encore, si le revenant, moins taciturne, avait voulu causer familièrement avec moi ; mais il s'obstinait à ne pas répondre un mot. C'était un sûr moyen de me rendormir, moi qui, comme tant d'autres, aime assez à parler quand je n'ai rien à faire.

Lorsque je rouvris les yeux, le jour venait de paraître, et j'étais seul dans ma chambre. J'y recommençai mes perquisitions, déjà plusieurs fois inutilement faites. Mes deux portes et mes quatre fenêtres se trouvaient bien exactement fermées, aucune fausse-porte n'était pratiquée dans les murs ; il n'y avait point de trappes au plancher, point de

coupures au plafond. Par où donc le revenant femelle pénétrait-il chez moi ? Le cher docteur n'avait ni femme, ni fille ; la maison n'était habitée que par des hommes. D'où venait donc l'esprit tentateur, dont le sexe m'était bien connu ?

Je fus bien aise de consulter, sur cette aventure, le comte de Rosambert, dont il était bien étonnant que je ne reçusse aucune nouvelle directe. La lettre que je lui écrivis avait trois grandes pages. En vérité, dans les deux premières il n'était question que de ma Sophie ; j'avais resseré, dans la troisième, l'inconcevable histoire du joli revenant.

Je l'attendis la nuit suivante, il ne revint que la huitième nuit. Pressé du vif désir de connaître la nocturne beauté qui me visitait, je lui demandai comment elle s'appelait, car, nymphe ou déesse, elle avait un nom ; depuis quand elle m'aimait, car sans fatuité, je pouvais me flatter de lui avoir plu ; dans quel endroit elle m'avait rencontré, car elle me traitait au moins comme une connaissance. Ces questions, et plusieurs autres moins embarrassantes, ne me valurent aucune réponse. Alors, de tous les moyens connus de faire jaser une femme j'employai le plus décisif ; mais le malin démon femelle, avec une présence d'esprit imperturbable, épuisa toutes mes ressources, sans se permettre même une exclamation. Je m'obstinais d'autant plus, que ce

silence impoli devenait, par la circonstance, une ingratitude : cette fois, je me comportai assez bien pour obtenir un remerciement. Tous mes efforts furent inutiles : je vis avec chagrin que les femmes de l'autre monde, quoique très sensibles aux bons procédés, n'ont pas, dans les occasions intéressantes, le tendre bavardage, le jargon caressant de la plupart des femmes de ce monde-ci.

Ennemie du jour délateur, ma discrète amante n'attendit pas chez moi le lever de l'aurore. Quand je l'entendis préparer son départ, j'essayai de la retenir ; mais elle posa sur ma bouche l'index de sa main droite ; sur mon cœur sa main gauche, sur mon front deux baisers ; et puis, m'échappant avec un soupir, elle s'en alla prestement, je ne sais par où. Seulement je crus distinguer le craquement d'un mur qui s'ouvrait, et l'aigu sifflement d'un gond criard. Apparemment j'avais mal entendu, car je visitai mes quatre murailles dès qu'il fit jour ; et le simple papier qui les tapissait, bien uni dans sa surface, ne m'offrit aucune trace de déchirure ; mes portes et mes fenêtres étaient bien exactement fermées.

Le même soir, je trouvai dans mon bonnet de nuit un second billet. « Je reviendrai dans la nuit » du dimanche au lundi si le chevalier de Faublas » me promet, foi de gentilhomme, de ne faire au-

» cunes tentatives pour me retenir. Qu'il me réponde par le même courrier. » Ah ! j'entends, le courrier, c'est mon bonnet de nuit ! Le lendemain, mon docile commissionnaire fut chargé de mes courtes dépêches, qui contenaient la promesse qu'on exigeait de moi.

Il vint enfin ce dimanche, peut-être impatiemment attendu ! Bientôt elle allait m'environner de ses ombres perfides, cette nuit si remarquable dans l'histoire de ma vie ! Jasmin, qui depuis le dîner s'était absenté, revint sur la brune. Dès qu'il me vit seul, il m'apprit la nouvelle imprévue de l'arrivée de Rosambert : le comte s'était arrêté à Luxembourg, d'où il avait secrètement dépêché vers Jasmin, pour de grandes raisons qu'il me dirait lui-même ; il ne pouvait venir à *Hollriss* qu'à une heure avant minuit ; il importait extrêmement que personne ne le vît entrer dans la maison ; j'étais donc instamment prié de lui ouvrir moi-même, à onze heures précises, la petite porte du jardin.

Je suivis ponctuellement mes instructions. M. de Belcourt, fâché que je le quittasse plus tôt qu'à l'ordinaire, en fit la remarque. M. Desprez répondit par une plaisanterie, dont je ne fus pas d'abord aussi frappé que par la suite.

— Laissez aller ce convalescent, dit-il à mon

père ; il a sans doute avec les esprits quelque commerce qu'il n'avoue pas.

Au lieu de monter chez moi, je me glissai doucement dans le jardin. Rosambert m'attendait à la petite porte.

— Oh ! bonsoir, mon ami, où est ma Sophie ? Qu'est devenue la marquise ? Avez-vous des nouvelles de son père ? Son mari vit-il encore ? Comment se porte ma sœur ? Que dit-on de ce duel ? Que pensez-vous de cet inconnu ? Que vous semble-t-il de ce revenant ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Comment vous portez-vous ?

— Eh ! de Noirval, un moment donc ! que de vivacité ! quelle impatience ! Vous ressemblez beaucoup à ce petit chevalier de Faublas dont on parle tant dans Paris. D'abord asseyons-nous sur ce banc, et permettez-moi d'apporter dans mes réponses un peu plus d'ordre que vous n'en avez mis dans vos questions. Mes vigilants émissaires ont vu M. Duportail à Paris ; ils suivront ses traces jusqu'à ce qu'ils aient découvert la retraite de sa fille ; on nous en rendra bon compte.

— O ma Sophie, je te reverrai !

— Doucement, mon ami, ne m'étouffez pas. M^{me} de B*** est apparemment dans une de ses terres ; on ne la rencontre ni à la cour, ni à la ville.

— Pauvre marquise ! je ne la reverrai plus !

— Peut-être ; ne vous chagrinez pas... Le marquis, dont la blessure n'est pas jugée mortelle, ne désire sa guérison que pour vous aller chercher en quelque lieu que vous soyez, Faublas, il assure qu'il vous reconnaîtra partout.

— Rosambert, on ne sait pas où elle est ?

— Apparemment dans une de ses terres, mon ami.

— Oui, M^{me} de B***, mais Sophie ?

— Ah ! dans Paris très probablement.

— Mon ami, croyez-vous que le marquis soit homme à lui pardonner.

— Pardonner à la marquise ! Eh ! pourquoi pas ! L'aventure n'est pas commune, j'en conviens ; mais le mal est ordinaire. Ce n'est donc qu'un peu plus de bruit. Oh ! la marquise est femme à lui faire entendre raison là-dessus.

— Rosambert, dites sans me flatter, pensez-vous qu'on puisse le forcer à me la rendre ?

— Comment ! forcer le marquis à vous rendre sa femme !

— Eh ! non, mon ami, c'est de la mienne et de son père que je vous parle.

— M. Duportail ! il n'y a pas de doute, on l'y forcera très certainement.

— Je ne la reverrai plus ! Je ne la reverrai plus !

— Au contraire, puisqu'il sera contraint de vous la rendre, vous la reverrez.

— Ah ! mon ami, je pensais à cette femme si malheureuse.

— Ah ! mon ami, vous êtes toujours le même ; le mariage ne vous a pas changé... Mais permettez qu'à mon tour je vous fasse quelques questions. D'abord je vois que vous êtes à peu près rétabli.

— Oh ! l'espérance de revoir bientôt ma Sophie...

— Oui ! oui ! ma Sophie ! *et puis cette femme si malheureuse... ?*

— La marquise ? Je vous assure que mon intention n'est pas de l'aller chercher. Il est vrai que parfois je me surprends m'occupant d'elle, mais c'est que...

— Sans doute, chevalier, je vous entends ; c'est qu'on n'est pas maître de cela. Malgré lui, un jeune homme bien né se rappelle les bons procédés d'une femme jeune et belle, qui a formé son adolescence.

— Rosambert, toujours vous plaisantez ! dites-moi... auriez-vous par hasard entendu parler de cette petite Justine ?...

— Quoi ! la femme de chambre aussi vous tient au cœur ! c'est vous qui l'avez formée celle-là. Mais vous m'avez dit, ce me semble, que La-jeunesse ?...

— Allons, Rosambert, pour cette fois j'ai tort, ne parlons pas de cela.

— Non, mon cher Faublas, parlons de ce revenant...

— Oui, Rosambert, comment le trouvez-vous, mon revenant ? N'est-elle pas singulière cette femme qui jamais ne dit mot, et toujours se comporte à merveille ? N'est-il pas drôle ce petit démon qui entre chez moi je ne sais par où ?

— Faublas, il vous visite toutes les nuits ?

— Non.

— Non !

— Mais, tenez, justement je l'attends celle-ci.

— Ah ! tant mieux : nous éclaircirons le doux mystère ! Nous saurons... Mais je me suis amusé à écrire dans cette auberge, au lieu d'y souper. Chevalier, j'ai faim.

— Attendez, je vais avertir Jasmin...

— Faire du bruit dans la maison ! gardez-vous-en bien ! Tenez, je crois que ma chaise de poste n'est pas encore partie, j'y dois avoir quelque chose ; quand je fais route, j'emporte toujours des provisions.

Il me quitta et rapporta un moment après une moitié de poularde avec une bouteille de vin.

— J'ai pris deux verres, me dit-il, parce que vous souperez avec moi...

— Ici !

— Ici, dans ce jardin, chevalier ; nous avons à causer, et votre chambre n'est pas sûre. D'abord nous boirons à la santé d'Adélaïde, dont vous ne m'avez parlé qu'une fois.

— Ah, ma chère sœur ! je l'aime pourtant beaucoup ! Comment se porte-t-elle ?

— Bien, très bien. Toujours plus charmante ! Je n'ai pu résister au désir de l'aller voir une dernière fois avant de quitter la France. L'aimable enfant ! Comme sa douleur l'embellissait ! comme elle souffre de ne voir ni son père, ni son frère, ni sa bonne amie ! Faublas, buvons à sa santé, buvons, mon ami ; je sais que ce n'est pas de bon ton, mais nous sommes à la campagne, et puis des voyageurs !... Tenez, prenez un morceau ; je ne puis souper seul, vous le savez bien.

— Rosambert, je suis charmé de vous voir ici.... Mais à quoi bon dans ce jardin ? pourquoi ce mystère ?

— Parce que je n'aurais pu vous entretenir en particulier, parce que le baron, qui a déjà intercepté les lettres que je vous écrivais, se serait d'abord emparé de moi ; parce qu'il m'aurait sans doute prié d'altérer selon ses vues, les nouvelles que j'apporte.

— Vous avez raison.

— Et puis ce revenant... croyez-vous qu'il ne m'occupe pas?... Faublas, à la santé de Sophie.

— Mon ami, depuis plus d'un mois je ne bois plus de vin ; vous allez me griser !

— A la santé de Sophie, vous ne pouvez vous en dispenser.

— Allons, va pour Sophie ! Oh ! ma jolie cousine ! ce ne sera pas la première fois que tu m'auras fait perdre la raison ! Rosambert, voilà du vin terriblement fort, il me casse la tête ! Rosambert, que pensez-vous de cet inconnu, qui pendant la cérémonie ?..

— Ma foi, je ne sais qu'en dire. Parlons de votre nouvelle amante, de cette nocturne beauté qui vous aime avec tant de discrétion. Faublas, la croyez-vous jolie ?...

— Belle, mon ami.

— Une femme qui fuit le jour !...

— Oh, belle ! j'en suis sûr.

— Allons, il est encore amoureux de celle-là.

— Amoureux !... Non.

— Faublas, je parie, moi, qu'elle est laide !

— Cent louis, qu'elle est charmante !

— Va, cent louis sur parole.

— Comte, voilà qui est dit... Ah, ça ! mais comment ferai-je pour la voir ?... Et puis vous vous en rapporterez donc à moi ?

— Volontiers, s'il le faut. Mais croyez-vous que je sois moins curieux que vous de connaître... Depuis que vous m'avez écrit votre aventure, je brûle du désir de contribuer à la mettre à fin. Preux chevalier, votre frère d'armes est avec vous, permettez qu'il vous aide !... Faublas, nous allons monter chez vous sans lumière et sans bruit. Vous vous coucherez vite et ne direz pas un mot, et moi je resterai caché dans votre ruelle. Je suis muni d'une lanterne sourde, que je ferai valoir à propos ; et, si le revenant n'est pas sorcier, nous verrons quelle figure il a. Chevalier, encore une santé ! vous avez oublié quelqu'un.

— Ah ! oui, la belle marquise ?...

— Fidèle époux, je savais bien qu'il ne faudrait pas vous la nommer. Allons ! deux doigts de vin pour la marquise.

— Vous vous moquez, mon ami... Charmante femme !... Versez tout plein.

Maintenant que de sang-froid je me rappelle et je vous confesse cette *indélicate* exclamation, mon aimable lectrice, justement irritée, je ne vois qu'un moyen de vous calmer un peu, c'est de réclamer toute votre indulgence pour un convalescent, que les santés précédentes avaient déjà mis en gaieté.

Celle-ci m'acheva, je tombai bientôt dans le

délire de l'ivresse. Déjà chaque objet me paraissait déplacé, mobile et double. Je parlais sans me faire entendre, ou plutôt je bégayais au lieu de parler. Bientôt rêveur et pesant, je perdus ma joie babillarde, mon corps s'affaissa, mes paupières s'appesantirent ; l'invincible sommeil allait fermer mes yeux. Rosambert, qui s'en aperçut, me pria de le conduire à ma chambre, non sans me répéter plusieurs fois qu'il fallait ne pas faire le moindre bruit, et surtout garder un exact silence. Il recommanda à Jasmin, qui attendait mes ordres dans le jardin, de se retirer sans lumière et sans bruit. Nous arrivâmes éclairés seulement par la lanterne sourde, que nous laissâmes dans le corridor. Comme j'entrais à tâtons, soutenu par Rosambert, je rencontrai dans mon chemin une chaise longue sur laquelle le comte m'étendit, afin, me disait-il tout bas, de me déshabiller avec plus de facilité. Prudemment je laissais faire mon nouveau valet de chambre : mais il s'acquittait de son emploi avec tant de lenteur et de maladresse qu'en attendant qu'il lui plût de finir, je tombai dans un assoupissement profond.

Une heure de sommeil ayant abattu les fumées du vin capiteux qui m'avait ôté la raison, je fus éveillé par un bruyant éclat de rire :

— Enfin, s'écria Rosambert, me voilà complè-